



Anne termina sa lettre par un large paraphe puis la plia et la scella. Elle se tourna vers l'homme d'âge mûr assis auprès de la cheminée dans un large fauteuil et lui demanda en souriant :

- Puis-je joindre cette missive à celles destinées à la Cour, Parrain ?

- Ce ne sera pas la peine. Nous partons demain pour Londres, tu pourras la donner en main propre à Dame Johanna.

Richard Atwood se leva avec peine et tendit ses paumes vers la chaleur réconfortant du feu. Il continua avec lenteur :

- À ce propos, je dois te demander de me rendre un grand service.

Anne se leva, surprise, et se rapprocha de son parrain. Depuis les

nombreuses années qu'elle vivait chez lui, elle ne l'avait jamais entendu lui demander de lui rendre quelque service que ce soit. Tout en avançant doucement, elle regarda avec une affection non dissimulée l'un des hommes les plus puissants du Royaume d'Angleterre, l'archevêque de Canterbury. Son père, seigneur de petite noblesse, avait rendu avant sa naissance de nombreux services à l'homme d'Église, qui, pour le remercier de cette fidélité à toute épreuve, avait offert d'être le parrain de son premier enfant, fille ou garçon. Anne fut donc portée sur les fonds baptismaux par l'archevêque. Sa mère était morte en couches peu de temps auparavant. Lorsque son père, durant une mission pour le compte de son parrain, avait à son tour trouvé la mort, Anne s'était ainsi retrouvée seule au monde à l'âge tendre de deux ans. Richard Atwood, à la surprise générale, avait alors recueilli chez lui l'enfant inconsolable, qui ne l'avait plus quitté, sauf pour passer quelques années dans un couvent afin de parfaire son éducation. Elle savait que sans la bonté de Richard Atwood sa vie aurait été beaucoup plus difficile et incertaine et elle était prête à tout pour le remercier en retour.

L'archevêque lui saisit les mains quand elle arriva près de lui et les serra doucement.

- Voilà, Anne. Le roi m'a chargé d'une mission délicate et nous avons décidé d'un commun accord que tu pourrais m'aider à la remplir.

- Moi, s'écria Anne ! En quoi pourrais-je vous aider ? Je ne suis quasiment jamais sortie de Canterbury, je ne connais personne !

- Le roi a reçu des informations concernant un puissant chevalier, qui possède de nombreuses terres au Nord, vers York. Ce chevalier, qui se nomme Thomas de Gallway, serait en train de préparer une rébellion contre notre monarque. Il continua, étouffant d'un geste de la main l'exclamation de sa filleule : Toutefois, ces informations n'étaient pas très précises et il est possible que ce sire soit tout à fait innocent. Néanmoins, ces accusations sont trop graves pour ne pas enquêter sur elles. J'aimerais, si tu es d'accord bien entendu, que tu te prêtes à une mascarade.

Anne regarda, fort étonnée, son parrain. Celui-ci lui confiait des secrets d'État et en plus espérait qu'elle participe à une enquête !

Retournant s'asseoir, il poursuivit :



- Le roi a offert ta main à ce seigneur, qui l'a acceptée. Tu es un très bon parti tu sais : je t'ai constitué une excellente dot, tu es la filleule d'un des hommes d'Église les plus puissants d'Angleterre, qui bénéficie de l'oreille du roi et, qui puis est, tu es la meilleure amie et confidente de l'une des belles-filles du roi. Non, Thomas de Gallway ne pouvait espérer mieux. Avant que tu me sortes ton couplet habituel, poursuivit-il, ces fiançailles, même si elles seront dûment célébrées devant l'autel, ne serviront qu'à te donner l'occasion de jauger l'homme. Tu as toujours su comprendre ce qu'il y avait au plus profond du cœur des hommes. Tu te doutes bien que jamais je ne te laisserais épouser un homme soupçonné de trahison ! Je te laisse la nuit pour réfléchir à tout ceci. Tu me donneras ta réponse demain, durant le voyage vers Londres.

Sur ces paroles, il la laissa. Anne s'assit dans le fauteuil qu'il venait de libérer, fixant sans les voir les flammes qui dansaient dans le feu. Enfin, elle avait une occasion de remercier son parrain, la personne qu'elle aimait le plus au monde. Même si le plan proposé impliquait des fiançailles, celles-ci ne seraient pas réelles et elle n'aurait pas à quitter son parrain. Elle avait peur de ce qu'il deviendrait sans elle. Il oublierait sûrement de prendre sa tisane adoucie de miel le soir pour calmer sa toux, et il ne se couvrirait pas suffisamment en hiver. Elle appela sa servante, Louisa, en souriant : elle avait décidé de se prêter à la mascarade !

\*\*\*\*\*

Le voyage vers Londres fut long et pénible. Il ne cessa de pleuvoir pendant toute sa durée, et les routes pleines de boue ralentissaient la progression du coche. De plus, l'humidité ambiante était particulièrement pénible et un petit vent glacial transperçait les os des voyageurs. Aussitôt arrivée à Londres, le bruit ambiant finit d'achever la petite troupe, qui fut pratiquement transportée de joie en apercevant les grilles de la demeure royale.

Anne prit le temps de faire décharger ses malles, ainsi que celles de son parrain, de prendre un bain et de se changer, avant de partir à la recherche de son amie Johanna. Celle-ci se trouvait dans ses appartements privés, où elle avait fait monter un repas pour deux.

- J'ai appris par un garde que l'archevêque de Canterbury était arrivé. Je me suis tout de suite doutée que tu accompagnerais ton parrain, alors je me suis permise de faire préparer quelques uns de tes mets favoris. J'imagine que tu as faim, non ?

- Oui, en effet. Les repas servis dans les auberges ne sont pas mauvais en général, mais avec le Parlement qui se réunit, celles-ci sont débordées par les voyageurs qui ont des doléances à présenter ou qui veulent simplement profiter du spectacle. Figure-toi que mon parrain, qui, comme tu le sais, a toujours préféré la bonne chère des auberges à la maigre pitance des monastères, a été obligé de nous loger à plusieurs reprises dans des couvents !

Les deux amis commencèrent le repas en devisant paisiblement de connaissances communes et des divers ragots qui circulaient en ce moment à la Cour. Finalement, Anne prit son air le plus dégagé possible et interrompit avec tact son amie :

- Connaîtrais-tu par hasard le Comte de Gallway ? C'est mon futur mari, nos fiançailles vont être annoncées ce soir, mais je ne le connais pas du tout, je ne l'ai même jamais vu !

À ces mots, Johanna avala de travers et manqua s'étouffer. Après une quinte de toux, elle réussit à reprendre son souffle.

- Tu veux dire que tu es fiancée à Thomas de Gallway ! Incroyable ! Venant d'une autre personne que toi, j'aurais pensé à de la vantardise ! Bien sûr que je le connais. C'est un noble du Yorkshire, assez riche à ma connaissance, qui possède une grande armée. Il a une grande influence sur les autres seigneurs de la région, d'ailleurs il a marié ses quatre sœurs à des voisins. C'est un très beau parti et, ce qui ne gâche rien, il est très beau, si on aime le genre guerrier. Je crois qu'il n'aime pas vraiment les vers de troubadours et je l'ai même entendu



dire que l'amour courtois était une imbécillité destinée aux hommes faibles qui n'avaient pas le courage d'affronter les chevaliers en lice. Mais à part cette attitude un peu rustique, je pense qu'il devrait te plaire.

Anne se pencha pour soulever son verre de vin et, tout en le sirotant, réfléchit à ce que venait de lui apprendre son amie. Thomas de Gallway possédait une puissante armée et la loyauté d'un grand nombre de ses voisins. Les soupçons de son parrain et du roi prenaient davantage de sens. Enfin, elle en saurait plus ce soir, en rencontrant en personne son «fiancé».

\*\*\*\*\*

Le soir venu, Anne était prête à vouer aux gémonies Thomas de Gallway, sa famille et ses ancêtres, réunis. Johanna avait décidé que, pour la première rencontre de sa meilleure amie et de son fiancé, il fallait que celle-ci soit resplendissante. Après avoir inspecté de fond en comble sa garde-robe, elle avait décidé que rien ne convenait à l'occasion. Elle lui avait donc donné une de ses propres robes, qu'elle n'avait encore jamais portée. Évidemment, il avait fallu faire des retouches et elle avait dû rester des heures à subir un supplice sous les doigts experts de la couturière de Johanna, heures qu'elle aurait bien passées à se reposer de son long voyage. Puis il avait fallu se baigner, se laver les cheveux, les sécher et les faire coiffer par une servante de Johanna, qui avait tenu à assister au coiffage et fit refaire trois fois à la pauvre fille la coiffure sophistiquée. Enfin, au moment où elles allaient rejoindre l'assemblée, son parrain lui apporta un cadeau de la part de son fiancé, une superbe barrette à cheveux en or, ornée de petits grenats. Résultat, pour qu'Anne puisse porter le cadeau, la coiffure avait dû être refaite une quatrième fois.

Accompagnée par son parrain, qui s'était innocemment enquis de la raison pour laquelle elle avait été aussi longue à se préparer, elle finit par entrer dans la grande salle, peu avant Johanna elle-même accompagnée de son mari, un des fils cadets du roi. La salle était comble. Regroupée en petits groupes, la moitié au moins de la noblesse anglaise, selon Anne, était en train d'échanger les derniers ragots en vogue. Son parrain lui serra discrètement le bras et la dirigea vers un groupe formé exclusivement d'hommes.

Thomas était en train d'observer une vieille connaissance, Gille de Westley, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années et avec qui il n'avait jamais été en très bons termes, rivalité d'adolescents oblige, quand il entendit chuchoter derrière lui. L'un des princes et sa femme venaient d'entrer, accompagnés par un couple qu'il distinguait mal d'où il était. Alors que le couple se rapprochait, il reconnut l'homme d'âge mûr comme étant l'archevêque de Canterbury. Par conséquent, la jeune femme qu'il escortait devait être sa fiancée, Anne. Il regarda, ébloui, l'apparition qui se dirigeait vers lui au bras de l'archevêque de Canterbury. La jeune femme était de taille moyenne, devait avoir, quand ils étaient détachés, de superbes cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'à la taille. Ses yeux semblaient être clairs. C'était sans aucun doute possible sa promise, et loin d'avoir un caractère paisible, elle avait l'air complètement furieuse. Il se demanda si elle avait en vue un autre candidat au titre de mari. Sûrement en fait, avec une beauté pareille et une telle situation, se fustigea-t-il, furieux de se sentir jaloux de cet homme, quel qu'il fût. Aussi, quand il salua la jeune femme et son parrain, son ton n'avait-il rien d'aimable. Il sentit ses compagnons et le prêtre le regarder avec des airs étonnés, mais il se concentra sur la jeune femme. Bien que ses yeux flamboyassent, rien dans ses manières ou dans son ton ne le laissait transparaître. Après une ou deux civilités, son parrain la laissa seule en sa compagnie et commença à deviser avec un autre archevêque. Alors qu'il se creusait la tête pour trouver quelque chose d'intelligent à dire à cette jeune femme, il eut soudain l'inspiration du siècle :

- Que pensez-vous du dernier lai de Sir Roland ? demanda-il à Anne.



Après tout, elle devait aimer la poésie, c'était bien une femme.

- Hé bien je ne l'ai pas entendu et compte tout faire pour que cela reste ainsi. Sir Roland est un malotru, persuadé de tout savoir et surtout d'avoir un charme fou, répondit Anne d'un ton froid. Il me semblait avoir compris que vous détestiez la poésie, mais mes informations étaient apparemment fausses. J'avais pourtant entendu dire que vous aviez traité l'amour courtois de sournois et trompeur, fait pour les faibles et les femmes volages !

Thomas blêmit. Leur relation était partie sur de biens mauvaises bases. Pourquoi ne savait-il donc pas garder ses pensées pour lui de temps en temps. Elle allait être persuadée qu'il n'était bon qu'à guerroyer. Un peu plus et elle allait lui demander s'il savait lire et compter jusqu'à cinq.

\*\*\*\*\*

Le lendemain matin, Anne était en train de s'escrimer sur ce qui était censé être une tapisserie représentant des animaux mythologiques. Elle en était actuellement à une licorne, dont malheureusement la ressemblance avec l'animal décrit par les légendes n'était que lointaine. La soirée de la veille avait été très instructive. Une fois son tempérament calmé, ce qui n'avait pas été long, elle avait beaucoup appris sur Thomas de Gallway. Même s'il agissait parfois de façon étrange (il avait pratiquement bousculé certains chevaliers qui avaient discuté avec elle pendant quelques instants, avant de l'entraîner plus loin présenter ses respects à sa mère, charmante au demeurant) elle avait réussi à lui extirper beaucoup de renseignements sur ce qu'il pensait de la monarchie, de la situation politique actuelle, etc... En fait, aussitôt qu'elle lançait un sujet de conversation, il se jetait dessus comme s'il était soulagé de ne pas avoir à en chercher un lui-même. Pourtant il était intelligent et parfois elle avait dû pratiquement se battre pour lui arracher des réponses sur lui-même. C'était apparemment un homme qui n'aimait pas parler de lui. Il était protecteur et même sans le connaître, sa présence lui avait semblé rassurante. Toutefois, bien qu'elle essayât de se concentrer sur leur conversation de la veille, elle ne pouvait s'empêcher de repenser à ses yeux verts, qui semblaient se réchauffer quand il la regardait, et à son petit sourire chaleureux, qu'il avait eu à chaque fois qu'elle s'était laissée emporter par un sujet qui lui tenait à cœur. Durant le repas, il s'était comporté d'une façon absolument chevaleresque, lui offrant les morceaux les plus raffinés, partageant son gobelet avec elle et, loin de l'ignorer ou de ne parler que de chasse pendant tout le repas, il l'avait écoutée parler de son enfance et lui avait raconté la sienne. En fait, la soirée avait été parfaite.

Elle était en train de chanter en essayant de démêler deux fils noués quand elle sentit derrière elle un léger mouvement. Elle se retourna pour voir. Assis sur un banc, l'objet de ses pensées la regardait d'un air à la fois grave et souriant. Se sentant devenir rouge, elle baissa aussitôt les yeux sur son ouvrage, prétendant être concentrée sur sa tapisserie. Thomas se leva et vint s'asseoir tout près d'elle. Comme il se penchait pour examiner la tapisserie, elle sentit son souffle chaud qui lui caressait la joue et trouva que la température de la pièce venait d'augmenter de façon soudaine.

- C'est une vache avec une corne sur le museau, demanda-t-il étonné ?

Ramenée brusquement sur terre, Anne s'exclama, courroucée :

- Enfin, il me paraît évident que c'est une licorne.

Elle baissa les yeux et, voyant que pendant qu'elle rêvassait elle avait continué à broder et que son élégante licorne avait quelque peu pris du poids :

- Certes, il faut reconnaître que ce n'est guère ressemblant, dit-elle en jetant un regard en coin à Thomas. La broderie est un art que je peine encore un peu à maîtriser.





- En effet, dit-il, se retenant manifestement de rire. Il se pencha encore plus près et la regarda en face. La tapisserie oubliée, il s'apprêtait à l'embrasser quand la porte s'ouvrit sur Johanna et son mari. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre en quelques secondes à peine.

- Nous nous sommes dits que nous pourrions nous promener à quatre, expliqua avec un sourire radieux la princesse.

- Méfiez-vous, glissa à l'oreille de Thomas son mari, elle veut prendre votre mesure et savoir si vous êtes digne d'Anne. Elle la considère comme sa sœur.

\*\*\*\*\*

Le lendemain matin, Anne se trouvait dans le solarium de la reine, en compagnie des dames de la Cour. Elle essayait de persuader Johanna de reprendre sa tapisserie pour l'améliorer. Son amie avait manqué s'étouffer de rire en apercevant le fruit de son labeur.

- Les braves moines qui t'ont élevée quand tu étais petite n'avaient manifestement aucune aptitude pour la broderie. Et les sœurs qui ont pris le relais quand tu es arrivée au couvent à douze ans seraient effarées de voir que leurs enseignements n'ont pas porté leurs fruits. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi peu doué pour les arts ménagers.

- Bon, je sais que la ressemblance n'est pas criante, mais tu ne trouves pas que j'ai fait des progrès ? Thomas, hier...

- Thomas, l'interrompit immédiatement Johanna. Tu appelles déjà ton fiancé, que tu as rencontré seulement il y a deux jours, Thomas ! Hé bien !

- Oui, enfin bref, Thomas, hier, a au moins reconnu un animal, même si, pour être honnête, il a cru que c'était une vache, dit-elle, rougissant au souvenir de la scène de la veille. Elle avait failli se laisser embrasser par son faux vrai fiancé.

- Tiens, quand on parle du loup, chuchota son amie, regarde qui vient d'entrer.

Sur le seuil de la porte se trouvait l'homme qui avait accaparé ses pensées depuis deux jours. Il était vêtu d'habits un peu fatigués, mais propres, et avait au côté une épée. Il donnait l'impression d'être un loup venant de s'introduire dans une bergerie. Il s'inclina respectueusement devant la reine :

- Je viens chercher ma fiancée, Lady Anne. Son parrain, l'archevêque de Canterbury, m'a indiqué que je la trouverais dans votre solarium.

- Il avait raison. Lady Anne est avec nous. Vous pouvez lui tenir compagnie si vous le souhaitez.

Thomas prit l'air traqué d'un homme qui aurait manifestement préféré se retrouver au milieu d'une bande de bandits armés jusqu'aux dents plutôt que de s'asseoir au milieu de cette compagnie, qui le regardait avec des yeux avides. Anne les comprenait : il faut dire qu'avec ses cheveux châtain clair et ses yeux, dont la couleur rappelait la sauge fraîchement cueillie, il était superbe. Lorsqu'il esquissa un sourire embarrassé en s'asseyant aux côtés d'Anne, elle entendit clairement un soupir collectif. Rectification : il était renversant.

- Je voulais vous parler un peu. Hier, dans les jardins, nous avons à peine pu converser, dit-il en jetant un regard en coin à Johanna, qui s'était légèrement éloignée pour les laisser un peu seuls.

- En effet, Johanna voulait prendre votre mesure. Depuis que nous nous sommes rencontrées au couvent, elle a toujours été protectrice envers moi. Nous nous considérons comme des sœurs.

- Je comprends. Et même si cet interrogatoire ressemblait parfois davantage à celui du bourreau au fond d'une geôle qu'à celui d'une gentille dame, ses motifs étaient plus qu'honorables. Je comprends mieux, maintenant, ce qu'ont dû ressentir mes beaux-frères quand je leur ai parlé, avant de décider s'ils étaient dignes de mes sœurs.



- Vous m'avez un peu parlé de vos sœurs. Vous en avez quatre, c'est cela ?

- Oui, en effet. Aucune n'est à Londres en ce moment, mais elles viendront avec leurs familles pour le mariage. Elles devraient arriver d'ici une huitaine.

Le cœur d'Anne se serra en l'entendant mentionner le mariage. Elle pensa avec remords qu'elle mentait à cet homme droit et se demanda comment il prendrait la vérité quand il la saurait.

- Je suis assez proche d'elles, continua-t-il. Ce sont mes sœurs cadettes. Quand nous étions enfants, je les entraînai pendant des heures dans des jeux : j'étais le preux chevalier, elles étaient les demoiselles en détresse. Et mon père, quand il avait le temps, jouait avec nous et faisait le dragon. Nous étions très unis.

- Moi j'ai eu une enfance assez solitaire. J'ai été élevée par mon parrain à l'archevêché après la mort de mon père, puis par des sœurs dans un couvent. Je détonnais un peu parmi ces religieux tranquilles, dont la préoccupation initiale était de prier et non pas de jouer à la nourrice. Je me souviens que, enfant, je ne voulais pas quitter mon parrain et me mettais à pleurer dès que je ne le voyais plus. Il était obligé de me laisser jouer à la poupée à ses pieds quand il recevait des visiteurs !

La vision du digne archevêque de Canterbury, discutant de problèmes d'importance nationale pendant qu'une petite fille jouait à ses pieds, fit sourire Thomas. Les deux jeunes gens continuèrent à discuter à voix basse pendant un long moment, penchés l'un vers l'autre, complètement inconscients du reste de l'assistance. Un éclat de rire général les fit sursauter et ils s'écartèrent brusquement, aussi rouges l'un que l'autre. Le roi et sa suite étaient entrés dans le solarium pour inviter les dames à assister à un spectacle donné par une troupe de théâtre et il était debout devant eux, attendant qu'ils descendent de leur petit nuage. L'image du chevalier et de la jeune demoiselle rouges d'embarras constituait un amusement supérieur à la troupe et, durant toute la durée du spectacle, ils ne purent se retrouver seuls. Découragé par tout le monde qui tournait autour de lui et d'Anne, Thomas prit rapidement congé et partit vaquer à ses affaires, qu'il avait négligées depuis l'arrivée de sa promise.

\*\*\*\*\*

La petite chambre était à peine éclairée par une torche accrochée au mur. Thomas était assis à une table recouverte de papiers divers, qui occupait une partie de l'espace. Il venait de recevoir certaines nouvelles inquiétantes du Nord. Dans plusieurs communautés et villages, une bande d'agitateurs venait haranguer les paysans, les appelant à la sédition contre le roi, qui gaspillait l'argent des impôts dans des fêtes somptueuses alors qu'eux crevaient de faim et de misère.

Il soupira. En temps normal, il se serait absenté de la Cour le temps de résoudre le problème et de coincer les traîtres à la Couronne, mais il était dans l'impossibilité de partir de Londres. Même s'il n'y avait pas eu Anne, il devait régler un certain nombre de problèmes mineurs avec le Chambellan et acquérir des denrées rares et précieuses, telles que des épices, des huiles ou encore des étoffes.

La porte s'ouvrit avec fracas et il vit apparaître son second, Gareth. Celui-ci, troisième fils d'un petit baron, avait été élevé avec lui et il avait une confiance aveugle en lui. C'était son compagnon de jeu, avec qui il avait tourmenté ses sœurs, son compagnon d'arme et de beuveries...

- Alors, je te trouve sans la belle Anne ! Que se passe-t-il, lança Gareth moqueur, on t'a jeté un sort, on l'a exilée, le roi a fait intervenir son armée ?



- Rien en particulier. Je devais faire avancer mes affaires, je ne suis pas irresponsable quand même. Et je ne passe pas tout mon temps avec Anne.

- Mouais, en effet. Juste la plus grande majorité.

- Bon, trêve de plaisanteries. Je te confie une mission. Tu as lu comme moi les informations que nous a fait parvenir Samuel. Je ne peux absolument pas m'absenter pour le moment, mais je veux que tu ailles enquêter sur place en mon nom. Trouve cette bande d'agitateurs et ramène-les ici pour qu'ils soient jugés. Le roi y tient tout particulièrement. Et agis discrètement, pas de vantardises auprès des filles dans les auberges, n'est-ce pas. Je ne tiens pas à avoir un incident diplomatique sur le dos.

- Je serai exemplaire. Un vrai petit ange, mon seigneur, rétorqua Gareth, espiègle, en s'inclinant profondément devant Thomas. Je partirai demain matin. Je pourrais emmener une partie de ce que tu as déjà acheté. Cela me donnera un prétexte pour partir alors que le Parlement va se réunir.

\*\*\*\*\*

Les jours passaient avec une rapidité qui laissait Anne pantoise. Chaque journée semblait remplie de joie. Elle avait même tendance à oublier son enquête et à savourer la compagnie de Thomas en tentant d'oublier cette mascarade. Ce matin-là, comme on était dimanche, elle avait prévu d'assister à la messe en compagnie de son fiancé et de son parrain, puis d'assister dans l'après-midi à une joute à laquelle Thomas participerait.

Tout en se dirigeant vers l'escalier d'honneur où ils s'étaient donné rendez-vous, elle songeait avec remord à son parrain. Même s'il semblait heureux qu'elle passe la majorité de son temps avec Thomas, et le reste à rêvasser de lui sous les regards ironiques du reste de l'assemblée, elle ne pouvait lui cacher plus longtemps qu'elle n'avait pas avancé dans son enquête et que, pour elle, Thomas était au-dessus de tout soupçon. Pourtant, le roi semblait de plus en plus fermement croire à l'existence d'un traître à la Cour. Certaines informations stratégiques sur la région d'York avaient été transmises au roi de France.

Elle soupira. Qui croire : l'homme qui l'avait élevée et qu'elle avait toujours chéri, ou l'homme qu'elle ne connaissait que depuis quelques semaines et dont elle était tombée éperdument amoureuse si rapidement ? Tous les deux lui paraissaient tout aussi dignes de confiance. Si un traître existait réellement, et cela malheureusement semblait ne devoir faire aucun doute, celui-ci devait être un homme du Yorkshire, mais toutefois il ne devait pas faire partie de l'entourage immédiat de Thomas, car celui-ci aurait forcément remarqué quelque chose d'anormal. Déjà, les nouvelles de certains troubles dans les campagnes semblaient l'avoir alarmé. Il avait même envoyé son second tenter d'en apprendre plus sur les raisons de cette agitation.

Sans s'en apercevoir, elle était arrivée au pied du magnifique escalier où, plongés dans une grande conversation, l'attendaient Thomas et son parrain. En la voyant arriver, le visage de Thomas s'éclaira d'un grand sourire et il s'avança pour lui prendre le bras.

- Votre parrain a décidément une conversation tout à fait passionnante. Sa connaissance de l'œuvre de Chaucer est impressionnante ! Il m'a convaincu de relire ses contes. Ma mère me les lisait quand j'étais enfant et je dois avouer que je me suis bien souvent endormi en rêvant de devenir plus tard un chevalier aussi preux que ceux évoqués par Chaucer.

Anne lui sourit. Chaucer était la passion de son parrain. Il était capable de réciter de mémoire un nombre impressionnant de ses vers et parsemait souvent sa conversation de maximes tirées de son œuvre. Elle prit par le bras chacun des deux hommes et les entraîna vers la cathédrale où la messe n'allait pas tarder à commencer. Une fois dans l'église, son parrain s'inclina et alla rejoindre les rangs des ecclésiastiques, situés sur un des côtés de l'autel. Anne s'assit avec Thomas et, presque aussitôt, la famille royale fit son entrée et alla



s'installer sur les magnifiques fauteuils du premier rang. Les chants montèrent du chœur et la foule se mit docilement à genoux. Le sermon de ce dimanche portait sur la fidélité au Fils du Seigneur et la trahison de Judas. Subrepticement, Anne tourna la tête vers Thomas, qui écoutait d'un air concentré le vieux prélat, pour voir comment il réagissait à ce sermon. Il lui sourit en coin et lui prit la main, qu'il commença doucement à caresser de son pouce. Loin de chatouiller, cette légère caresse lui fit monter le rouge aux joues et elle se sentit trembler. Elle détourna la tête en essayant de prendre un air dégagé et aperçut un homme qui fixait Thomas avec un air étrange, presque haineux. Elle profita d'une montée dans les aigus du chœur pour se pencher vers Thomas et lui demander en chuchotant qui était l'homme en bleu qu'elle avait remarqué. Il lui répondit sur le même ton que c'était Gille de Westley, un seigneur de la même région que lui, avec lequel il avait été écuyer. À l'entendre, ils n'avaient pas été les meilleurs amis du monde pendant ce temps.

Une fois la messe finie, Thomas s'étira discrètement. Le sermon du brave prêcheur avait dû durer dans les deux heures. Son estomac n'avait pas arrêté de crier famine et en plus il avait été tenté de bailler d'un bout à l'autre du prêche. Dire que lorsqu'il aurait épousé Anne, son parrain allait célébrer la messe de temps en temps chez lui. Enfin, ce serait un prix bien bas à payer pour avoir Anne. Il la conduisit jusqu'à son parrain et prit congé pour aller se préparer.

\*\*\*\*\*

La foule était compacte. Non seulement la Cour entière s'était déplacée pour assister aux joutes, mais une multitude de Londoniens était venue pour se divertir. Des saltimbanques lançaient des balles colorées dans les airs, des prêcheurs menaçaient les badauds des foudres éternelles de l'enfer s'ils ne se repentaient pas de leurs péchés, des colporteurs criaient à la volée pour attirer le chaland et vendre leurs rubans et autres colifichets.

Anne, au bras de son parrain, essayait de traverser la foule compacte en évitant les stands de reliques et en surveillant étroitement sa bourse afin de ne pas se la faire subtiliser par l'un des nombreux voleurs à la tire attirés par la foire.

- As-tu avancé sur notre affaire, murmura d'un air de conspirateur l'archevêque.
- Hélas non. J'ai beau chercher, je suis de moins en moins convaincue que Thomas puisse être le traître. Il est parfaitement loyal au Roi et à sa patrie.
- Il est peut-être loyal au Roi, mais il reste indubitable qu'il y a un traître à la Couronne au Yorkshire et c'est Thomas qui est malheureusement le candidat le plus sérieux.
- Je me suis dit que le traître pourrait être quelqu'un de son entourage, qui se servirait de Thomas comme d'un bouc émissaire. Cela expliquerait tous les indices, qui sont tellement évidents, qui pointent vers Thomas. Rappelle-toi, tu m'as toi-même dit avoir été étonné de la facilité avec laquelle vous trouviez des indices l'incriminant. Pourtant, Thomas est loin d'être idiot. S'il était vraiment un traître, il n'en aurait pas laissé de traces aussi évidentes.
- Certes, ton argumentation tient la route. Je n'aurais peut-être pas dû m'emballer aussi vite. Il faut conclure cette affaire le plus rapidement possible, mais pas au risque d'accuser un innocent. Surtout que le Yorkshire risque de se soulever si on emprisonne son chef.

Anne regarda son parrain. Enfin, il reconnaissait que Thomas n'était pas le seul suspect possible. L'affaire progressait. Tout en discutant, ils avaient progressé jusqu'aux tribunes. Là les attendait Thomas, armé de pied en cape.

- Ah enfin, voilà ma gentille damoiselle. J'en étais venu à craindre qu'elle n'ait changé d'avis et ait préféré accorder à un autre chevalier ses faveurs et son ruban, sourit-il en s'inclinant devant Anne et son parrain.





- Vous m'imaginez bien changeante, Thomas. Une fois que j'ai accordé ma confiance, je ne la retire pas. Et je tiens mes promesses. Tenez, voici un ruban.

Anne noua le large ruban vert autour du bras de Thomas.

- Serrez bien le nœud. L'année dernière ma sœur avait mal attaché le gage qu'elle donnait à son mari. Celui-ci s'est détaché en plein milieu d'une joute. Le vent l'a soulevé et l'a plaqué sur le visage de mon beau-frère qui, aveuglé, a été désarçonné sur le coup. Je crois qu'il ne lui a toujours pas pardonné cette humiliation, conclut-il.

- Rassurez-vous, le sort de votre beau-frère vous sera épargné, rétorqua Anne, manquant s'étouffer de rire quand elle imaginait la scène. J'ai bien fait le nœud et les bouts du ruban sont courts. Votre adversaire ne pourra pas s'en servir comme prise. Nous allons suivre les joutes depuis la tribune royale, Johanna nous a invités. Il paraît qu'on a une très bonne vue de là-bas.

Anne s'assit entre la princesse et son parrain. La tribune était comble. La famille royale était au complet et les proches ainsi que les plus hauts dignitaires se serraient autour d'elle. Comme son fiancé concourrait, elle avait obtenu une place au premier rang. Le tournoi commença quand les cors se déclenchèrent et les combattants se mirent en lice. Dans un premier temps avaient lieu les joutes à la lance, puis ensuite seulement les combats à l'épée par groupes. Thomas participait au combat. Il avait lancé un défi : avec les hommes de sa famille présents, soit trois cousins et deux beaux-frères, ils affronteraient quiconque le souhaiterait. Un autre groupe du Yorkshire avait relevé la gageure.

Les joutes à la lance se déroulèrent dans la bonne humeur générale. Un jeune chevalier du Sud de l'Angleterre se démarqua du reste des chevaliers, gagnant à lui seul six affrontements contre des chevaliers réputés. Il fut conduit, rougissant de plaisir, devant le roi, qui le félicita de sa bravoure. Pendant ce temps, des écuyers de la maison royale dégageaient le terrain pour permettre au combat entre les deux groupes de commencer.

De chaque côté de la lice s'avançaient six hommes sur des destriers, leurs heaumes rabattus sur leurs visages. Ils s'immobilisèrent pour saluer le roi puis se mirent en place. Au signal, les chevaux se lancèrent les uns contre les autres avec une précision impressionnante. Le groupe mené par Thomas se dispersa pour entourer ses adversaires avec un synchronisme parfait. Très vite, chaque chevalier était engagé dans un combat singulier. Même si l'habileté de tous ne faisait aucun doute, la stratégie et la longue habitude de combattre ensemble du groupe de Thomas fit rapidement pencher la balance de leur côté. Cinq des chevaliers avaient été mis hors combat et il ne restait plus que Thomas et un inconnu en train de se battre. Le chevalier, dont Anne n'arrivait pas à reconnaître les armoiries, se pencha soudain et, d'un mouvement fluide de l'épée, trancha la sangle de la selle de Thomas. Celui-ci, déséquilibré, tomba comme une pierre. Il se releva aussitôt, près à reconnaître sa défaite, mais son adversaire sauta à terre en continuant à l'attaquer avec une hargne étrange.

- Qui est l'adversaire de Thomas, demanda-t-elle à un de ses voisins.

- C'est Gille de Westley, lui répondit le Prince de Galle en fronçant les sourcils. Il se comporte d'une façon étrange. Il n'aurait pas dû continuer à l'attaquer après l'avoir désarçonné. En plus, trancher les sangles de la selle est un geste discourtois et complètement opposé aux règles de la chevalerie.

- Mais pourquoi personne n'intervient, s'écria Anne, effrayée en voyant que le combat redoublait.

- Il ne s'agit plus d'une joute amicale, damoiselle. Westley tente de tuer votre fiancé. Personne ne peut intervenir sans risquer de blesser ou pire de tuer Gallway. Mais ne vous en faites donc pas, Gallway est excellent, l'un des meilleurs chevaliers d'Angleterre et peut-être même de la Chrétienté. Maintenant qu'il se méfie, Westley ne le vaincra pas.



Anne pâlit en voyant les coups d'épée que s'assenaient les deux hommes. Westley combattait comme un homme possédé. Elle prit sans s'en apercevoir la main de son parrain et la serra de toutes ses forces. Concentrée sur le combat, elle ne vit pas le regard songeur qu'il lui lança.

Thomas essayait de contrôler son souffle. Des gouttes de sueur dégoulinèrent dans son cou. Son bras droit, que Westley avait blessé, le brûlait. Il sentait qu'il se fatiguait. Il entendait vaguement à l'arrière les clameurs de la foule, mais son regard était fixé sur son adversaire. Westley s'était amélioré depuis la dernière fois qu'ils avaient combattu ensemble, une dizaine d'années auparavant. Si sa technique laissait à désirer par rapport à la sienne, Westley possédait une énergie quasi-surnaturelle : ils combattaient maintenant depuis ce qui lui semblait une éternité et ses coups n'avaient pas faibli. Il jeta un coup d'œil rapide en direction de la tribune royale et eut le temps de discerner Anne, aussi blanche que son mouchoir. La vision de celle qui, il s'en rendait compte maintenant, l'avait séduit au premier regard et dont il était tombé amoureux en l'entendant traiter Sire Roland d'imbécile, lui redonna un dernier sursaut d'énergie. Il raffermi sa prise sur la garde de son épée et, oubliant toute technique, se jeta sur Westley. Celui-ci, surpris, tenta de contrer cette attaque désespérée mais n'arrivait pas à comprendre le schéma de l'attaque. Au bout de quelques passes, il voulut arrêter la progression inexorable de la lame mais ne rencontra que du vide. Il ressentit soudain une douleur intolérable au ventre et, lâchant son épée, il baissa les yeux. Thomas lui avait enfoncé son épée jusqu'à la garde. Tentant de contenir le sang qui coulait de la blessure béante, il tomba à genoux.

- Tu ne m'auras pas comme cela. Même si je n'arrive pas à te tuer, je détruirai ton nom et salirai ton honneur. Je n'étais jamais assez bien comparé à toi. Toi, le parfait écuyer, l'homme d'honneur, l'héritier respecté de la puissante famille des Gallway.

Il s'interrompit, cherchant à reprendre son souffle. Sa respiration se faisait de plus en plus laborieuse et ses yeux exaltés ne cachaient plus la folie qui l'habitait.

- Sous l'étoile se cache le traître, j'ai tout prévu pour ta chute, murmura-t-il, se parlant à lui-même, manifestement oublieux de la présence, non seulement de Thomas, mais également d'hommes du roi venus aux nouvelles.

Comme si ces derniers mots l'avaient achevé, il tenta une dernière fois d'inspirer mais rendit son âme à Dieu. Thomas le contempla, songeur, et se retourna en entendant son nom. Anne arrivait en courant, suivie à une moindre allure par son parrain et le roi.

- J'ai eu si peur pour vous, dit-elle en se jetant dans ses bras. J'ai cru qu'il allait vous tuer. Je ne veux pas vous perdre, pas alors que je vous aime. Il ne faut plus jamais me faire peur comme cela.

Sur ces mots, elle leva la tête et se mit à l'embrasser comme si sa vie en dépendait. Thomas, tout en continuant à l'embrasser, la souleva légèrement, complètement oublieux de leur public. Il la serrait à l'écraser contre lui, en déposant des baisers un peu partout sur son visage, quand il entendit deux hommes tousser à leurs côtés. Il releva la tête pour voir son souverain et le parrain de sa fiancée le regarder, amusés. Mortifié, il se sentit devenir rouge vif. Il reposa Anne à terre, tout aussi rouge, et se racla la gorge. Tout en gardant, serrée dans la sienne, la main d'Anne, il essaya d'éviter les regards du roi et de l'archevêque. Ce faisant, son regard tomba sur le cadavre de Westley qu'on s'apprêtait à emmener.

- Majesté, Westley m'a dit des choses étranges avant de mourir. Je pense qu'il était devenu fou et qu'il me portait une haine incommensurable. Il ne devait pas se rendre compte de ce qu'il disait. Il m'a parlé de documents destinés à provoquer ma ruine, cachés sous une étoile.

Le roi et l'archevêque échangèrent un regard entendu. Richard d'Atwood, certainement le plus diplomate des deux hommes, s'éclaircit la voix et commença :



- Il y a six mois, le service d'information de la Chancellerie nous a fait part de rumeurs qui circulaient dans certains cercles, selon lesquelles un grand noble du Yorkshire poussait sa région à la rébellion. Vous comprendrez sans doute que, bien que nous ayons été sûrs de votre fidélité, les faits nous imposaient de vérifier ces rumeurs. De plus, certaines informations confidentielles avaient été livrées à la Cour de France. Le roi m'a donc demandé de mener discrètement une petite enquête sur vous. J'ai demandé à ma filleule de m'aider à juger votre caractère. Elle a un cœur fidèle et sait lire au plus profond de l'âme. Enfin, je suis peut-être un peu gâteux de ma petite Anne, rajouta en souriant l'archevêque, sans paraître prendre garde au raidissement de Thomas.

- J'ai fait arranger des fiançailles entre Anne et vous, Thomas, rajouta le roi. Je la connais, c'est la meilleure amie d'une de mes belles-filles.

Thomas ne disait rien, se contentant de regarder tour à tour les deux conspirateurs. Puis il se tourna vers Anne et voulut ouvrir la bouche. Il fut interrompu par l'archevêque :

- Anne n'y a pas mis de mauvaises intentions. Au contraire, elle a été très vite convaincue de votre innocence et n'a cessé de vous défendre. Elle avait manifestement raison de croire en votre innocence : si on en croit ce que Westley a raconté avant de mourir, c'était lui le traître. J'avoue que selon certaines informations, il avait eu un comportement suspect ces derniers temps. Toutefois, je tiens à vous dire que je connais ma filleule et je peux vous assurer qu'elle est droite. Elle n'a pas feint les sentiments qu'elle éprouve pour vous. Je comprends votre colère, mais je suis le seul responsable.

Thomas fixa un instant Anne, puis l'entraîna un peu plus loin.

- Ces fiançailles étaient donc une mascarade ?

- Oui, mais pas mes sentiments. J'étais censée enquêter sur vous et je suis tombée amoureuse de vous. Je détestais vous tromper mais, dans un premier lieu, je voulais aider mon parrain, à qui je dois tout. Après, j'ai voulu lui prouver votre innocence.

- Dans ce cas-là, seriez-vous d'accord pour transformer ces fiançailles de pacotille en un vrai mariage ?

Pour toute réponse, Anne se jeta dans les bras de Thomas. Ils furent de nouveau arrachés à leur félicité par l'archevêque, qui n'avait rien perdu de la conversation.

- Pardon de vous interrompre, mais avant de mourir, Westley ne vous aurait-il pas donné un indice sur la cachette des documents secrets ?

- Hé bien il a mentionné qu'il avait caché de quoi me détruire sous l'étoile.

Les deux hommes levèrent des yeux perplexes vers le ciel et tentaient de se rappeler leurs connaissances d'astronomie quand Anne s'exclama :

- Il ne s'agit pas d'une vraie étoile, mais sûrement d'un dessin sur un mur ou une tapisserie. Il a dû installer une cachette derrière.

Aussitôt, les deux hommes se dirigèrent vers les quartiers qu'avait occupés le défunt traître. Ce fut Thomas qui repéra le premier l'étoile gravée sur le manteau de la cheminée. Avec l'aide d'une dague, il délogea une pierre et dégageda ainsi une cavité dans laquelle se trouvait une liasse de parchemins, qui se révélèrent contenir des renseignements militaires et le journal de Westley, dans lequel il exposait quotidiennement sa folie.

\*\*\*\*\*

La cathédrale était bondée. Au bras du mari de Johanna, qui avait revendiqué l'honneur de conduire la mariée à l'autel, Anne avançait lentement. Au bout de l'allée l'attendait Thomas, qui avait l'air de trouver la cérémonie longue et pompeuse. Son parrain avait tenu à conduire lui-même le mariage. Une fois arrivée auprès de son futur époux, elle sourit à son parrain et glissa sa main dans celle de Thomas. La cérémonie commença, mais les mariés n'en

écoutèrent pas un mot. Ils prononcèrent d'une voix claire leurs vœux et, quand le sermon de l'archevêque fut terminé, ils sortirent sur le parvis de l'église. Le soleil brillait. Ils éclatèrent de rire en se jetant dans les bras l'un de l'autre. Leur union, qui avait commencé sous l'étoile du traître, leur promettait de belles années ensoleillées.

**FIN**

